Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 29

Artikel: Dernière patrouille
Autor: Steckler, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214845

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Voyez dans quel désastre
Ste-Croix est réduit :
Passé huittantes quattres
Ménages y sont produits.
Chers voisins et passants,
Las ! voyez quel spectacle :
Le feu du Tout-Puissant
Qui franchis tout obstacle.

Lorsqu'on vivoit en calme
Et en prospérité,
Il vient soudain l'allarme
Et la perplexité.
Chacun de toutes parts
Court surpris, tremble, crie
En vain alors trop tars,
Trouble de l'incendie.

Jeunes enfants et vieux même
Que l'année mille sept cent
Quarante quattrième
Vous soit toujours présent.
Sainte-Croix et Bulet.
Les mêmes sorts subironts,
Eus le premier juillet,
Nous le trois nous surprirent.

Voyant nos domiciles
S'en aller promptement
En cendres inutiles
Et en brouillards fuments.
Alors l'aspect étoit
Bien touchant, for sensible.
Las ! on se lamentoit
Dans son malheur pénible !

Mais quand on vit en crinte
Que les flammes atteignoient
La maison du Dieu saint
Ce que chacun craignoit,
Ha ! que ce fut alors
Que les allarme et trouble,
Sentan vains nos efforts
Nous ressaisirent au double.

Alors d'agoisse extrême
L'on s'écrie au milieu
De l'embrasement même :
Hélas ! hélas ! mon Dieu !
Las ! le temps est perdu !
Ah ! si du moins encore
Qu'eschapper on le put
Ce grand Dieu qu'on adore !

O ! Sainte-Croix qui porte
L'enseigne du Sauveur,
Qu'estait en toute sorte
L'objet de sa faveur,
Son peuple si soigné
Pour le corps et pour l'âme,
Lui a toujours témoigné
Un amour tout de flame.

Pour tant de gratitude
N'avons rendu à Dieu
Que notre ingratitude
Dans cet étrange lieu.
Et plus Dieu a été
Bénin, doux et propice,
Tant plus a augmenté
Notre extrême malice

Voyez dans quel désastre
Ste-Croix et réduit :
Passé huittantes quattres
Ménages y sont produits.
Chers voisins et passants,
Las ! voyez quel spectacle :
Le feu du Tout-Puissant
Qui franchis tout obstacle.

La livraison de juillet 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

Marc Peter, conseiller national : Genève et les combats pour la Savoie. — P. Calame : La question jurassienne. — Paul Sirven : Le second voyage de M. Micromégas (sixième partie). — Dr Latt : Le cardinal Mathieu Schinner et ses relations avec l'Angleterre. — Vahiné Papaa : L'île au charme ensorceleur. — L.-R. Deliège : Géographie de guerre (seconde partie). — Dr F. Blanchod : Aux Indes (seconde et dernière partie). — Giuseppe Zoppi : L'œuvre littéraire de Francesco Chiesa. — René Gouzy : Très rigolo... ah ! ah !... (Nouvelle). — E. Krieg : Les Anglais en Palestine. — Chroniques italienne (Francesco Chiesa) ; russe (Ossip-Lourié) ; scientifique (Henry de Varigny) ; politique (Ed. Rossier) ; suisse romande (Maurice Millioud). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

L'HOTE DE LA TOUR

Il y a quelques jours, à l'occasion du centenaire de la naissance du grand peintre français, on a exhumé du cimetière de la Tour-de-Peilz, où il avait été enterré, les cendres de Gustave Courbet, pour les transférer dans son village natal, Ornans (département du Doubs).

A ce propos, la *Feuille d'avis de Montreux* publia la biographie que voici, de Courbet :

Il y a eu cent ans, le 10 de ce mois, que Gustave Courbet est né à Ornans (Doubs), dans une petite maison située sur le bord de la Loue, rue Froidière. Son père était le propriétaire d'un domaine assez étendu, dont il ne tirait pas, disait-on, tout le parti possible ; on l'avait surnommé « Gudot » ; c'est le terme comtois qui désigne l'homme à lubies, porté vers les nouveautés de toute espèce, ce qu'on appelle ailleurs un original.

Les biographes de Courbet, MM. Gazier, Charles Léger, Maurice Robin s'accordent pour reconnaître, au contraire, le grand sens, la délicatesse et la bonté de sa mère, parente du jurisconsulte Oudot.

Gustave était l'aîné de quatre enfants, le seul garçon de la famille. Il a souvent peint des portraits de ses trois sœurs, Zélie, Zoé et Juliette. A douze ans, l'enfant entrait au séminaire d'Ornans. Il y conquit aussitôt la renommée d'un chasseur de papillons hors de pair ; cette vocation se liait sans doute à une volonté excursionniste qui tenait de la manie ; il était encore jeunet que le pays d'Ornans et ses environs immédiats n'avaient plus de secrets pour lui. Son professeur de dessin, le père Beau, se trouva là par le plus heureux des hasards pour le soustraire de propos délibéré à l'étude des plâtres entre quatre murs ; il emmenait ses élèves en plein air et les faisait dessiner d'après nature. Plus que tout autre, ce brave homme a contribué à développer chez Gustave Courbet le sentiment réaliste.

* * *

L'idée de son père, l'ami des inventions nouvelles, c'était de faire de Gustave un polytechnicien. Aussi l'envoya-t-il, à dix-huit ans, préparer les premiers examens au collège de Besançon. Mais l'internat n'était pas l'affaire de Courbet ; ses lettres le disent et le redisent. Il proteste à chaque page contre la nourriture, l'absence de tabac, le froid des classes, l'insuffisance de l'enseignement, pour le dessin particulièrement.

Il manque de tendresse pour les condisciples qui l'environnent, aussi bien que pour les professeurs. Finalement, il parvient à convaincre son père de son inaptitude absolue pour les mathématiques, et obtient de lui l'autorisation de prendre des leçons à l'école de dessin de la ville. En laissant de côté toute ambition scientifique, ce père montra qu'il n'était point si malavisé.

Aussitôt Gustave Courbet exécute, pour l'honneur d'être lithographié en même temps qu'un ami, six dessins qui sont curieux à revoir aujourd'hui. On les trouve dans une plaquette intitulée : « Essais poétiques » par Max Buchon. Ce Max Buchon resta toute sa vie un intime de Courbet.

De ce jour, Courbet peint avec frénésie des paysages ou des incidents du pays natal, Ornans et sa pittoresque vallée aux rochers fantastiques, ses magnifiques forêts et les prairies ondulées qui caractérisent la région. Il en va de même des gens ; ils seront toujours, sur ses toiles, des concitoyens qu'il aura vus à la chasse, à la pêche, dans les vignes.

* * *

C'était à vingt ans, dit Philippe Burty, un garçon mince, grand, souple, qui portait de longs cheveux noirs, avec une barbe noire et soyeuse. Les yeux étaient langoureux, le nez droit, le front bas, les lèvres saillantes, moqueuses aux commissures, comme les yeux l'étaient aux angles ; les joues lisses et bombées, frappantes de ressemblance avec un profil du roi assyrien. L'accent du terroir était traînant et mélodieux. Tel était le jeune rapin qui partait pour Paris en 1840.

Aujourd'hui, la maison natale de Courbet est devenue — du moins en était-il ainsi en 1910 — une sorte de petit musée où les mains pieuses de sa sœur Juliette, la donatrice généreuse de plusieurs chefs-d'œuvre au Louvre et au Petit Palais, ont réuni quelques tableaux et de menus souvenirs de son frère, parmi lesquels la table pourvue d'une ardoise au centre, où Courbet s'asseyait pour faire la partie avec ses amis et boire de la bière.

Faut-il rappeler que Courbet, pourchassé par le fisc qui lui réclamait les frais de reconstruction de la colonne Vendôme, se réfugiait, en 1873, à la Tour-de-Peilz, où il est mort d'hydropisie, le 31 décembre 1877, dans les bras de son vieux père ?

PIERRE GIFFARD

Vieilles connaissances

La guerre de Trente ans. — Mme Potue, qui a toujours tenu les rênes du gouvernement domestique, dit à son mari :

— Dans un mois, mon cher, nous célébrerons nos noces d'argent.

Monsieur, de mauvaise humeur : — Attendons plutôt encore cinq ans, nous pourrons célébrer la guerre de Trente ans !

* * *

Post Tenebras Lux. — L'autre soir, le correspondant bagnard du *Conteur* rentrait par le dernière poste de Sembrancher dans ses pénates. Arrivé au lieu dit : « Pierra-Grossa », notre voyageur s'écrie :

— Ah ! il a bougrement raison, le grand quotidien de Genève de porter, en manchette, « Post Tenebras Lux ! »

Le postillon (se retournant). — Qu'est-ce que cela veut bien dire ?

— Mon ami, cela veut dire que la poste, dans les ténèbres, n'est pas du luxe. — L. Mx.

DERNIÈRE PATROUILLE

Un de nos fidèles amis nous adresse une coupure d'un journal de l'Amérique du sud, qui contient un amusant récit, écrit par un de nos compatriotes — on sait que les Suisses sont nombreux dans ce pays. Le journal auquel nous empruntons ce récit date de 1894 et l'aventure qui fait l'objet du dernier est d'une époque plus ancienne encore, comme on le verra. Mais ce qui touche nos compatriotes à l'étranger n'a-t-il pas toujours pour nous de l'intérêt, surtout quand nous y trouvons quelque réjouissant témoignage du fidèle amour que gardent ces émigrés à la terre natale ?

Esperanza, 1er juillet 1894.

Aujourd'hui, je vous entretiendrai de notre « Dernière Patrouille ! »

Comme beaucoup de mes lecteurs qui auront la bonté d'avaler ma prose, ne connaissent pas la colonie Esperanza, je dois dire qu'elle se trouve située à environ 32 kilomètres au nord-ouest de Santa-Fé, dans une plaine *sans bornes* qu'elle était à l'époque de sa fondation habitée par les cerfs, daims, autruches, et se trouvait sur la route des Indiens qui, souvent à cette époque, se dirigeaient sur Santa-Fé, capitale de la province du même nom, où ils semaient la terreur par leurs vols et leurs brigandages.

Esperanza est un grand carré, d'environ huit kilomètres de côté, et les colons devaient, après avoir travaillé le jour, se réunir le soir, et faire les uns la patrouille, pendant que les autres reposaient, et ainsi, chaque année depuis 1856, date de sa fondation, jusqu'en 1862 qui est précisément l'époque à laquelle se réfère l'objet de mon entretien, c'est-à-dire de notre : « Dernière patrouille ! »

C'était donc en 1862 et, si ma mémoire ne m'est pas infidèle, vers le mois d'octobre. L'autorité coloniale était à cette époque le Juge de paix qui cumulait les fonctions de juge, préfet, notaire, et autres encore ! J'étais voisin du Juge de paix qui me *notifia* mon tour de patrouille. Je partis avec armes et bagages rejoindre mon poste qui se trouvait à quatre kilomètres de chez moi, au coin nord-est d'Esperanza; là, nous étions 18 hommes armés jusqu'aux dents ! Les uns avaient de bons fusils de chasse, mais d'autres, par contre, avaient de ces gentils fusils à silex que nous devions à la libéralité du gouvernement qui n'avait sans doute rien trouvé de mieux à nous donner pour notre défense et la sienne; car, je vous ferai remarquer en passant que, si la colonie Esperanza rechassait les Indiens, Santa-Fé se trouvait par le fait même à l'abri des déprédations de ces hôtes terribles du désert. Donc, voilà notre poste au complet : 18 hommes, sous la conduite d'un chef provisoire, décoré du nom pompeux de commandant.

Le commandant nous fit entrer dans le *rancho* qui nous servait de *corps de garde*, de forteresse improvisée, et là, nous adressa un discours émouvant, tendant à allumer et enflammer notre courage ainsi que notre valeur guerrière. Il nous cita divers épisodes héroïques, excita notre ardeur belliqueuse par des récits d'histoire de toutes nations, depuis Léonidas avec ses trois cents guerriers aux Thermopyles, jusqu'à la bataille de Morat. Son but était de nous inspirer du courage, afin de ne jamais reculer d'une semelle en présence de l'ennemi. Son discours terminé, il tira sa montre, et s'écria d'une voix imposante : A vos rangs !

Il est clair que notre commandant ne nous fit pas exécuter la charge en douze temps, ne la connaissant probablement pas lui-même; il se contenta de nous demander si nos armes étaient chargées. Un oui unanime fut la réponse ! Numéros 1, 2, 3, sortez des rangs ! J'étais compris dans un de ces numéros-là. Le commandant nomma sur le champ un *caporal* auquel il nous fit jurer obéissance comme à lui-même. Numéros 4, 5 et 6, sortez des rangs, et le commandant fit la même formalité. Puis il nous donna la consigne. Les numéros 1, 2, 3 devaient parcourir le côté nord de la colonie, et, en cas d'apparition de l'ennemi, se défendre et le mettre en fuite; si celui-ci se présentait trop nombreux, battre en retraite et se replier sur le corps de garde. Les numéros 4, 5, 6, devaient parcourir le côté Est. Nous voilà donc en route, au pas de nos chevaux et nos fusils en bandoulière. Nous passions devant le rancho des colons, et nous trouvions tous ses habitants reposant en pleine sécurité. A peine avions-nous fait la moitié du chemin que le caporal cria : « halte » ! De suite nous eûmes les armes à la main.

— Non, non, pas d'armes, nous dit-il; il ne s'agit pas de cela. J'ai été à Santa-Fé; j'en ai rapporté une belle et bonne dame-jeanne de *cana* de la Havane. Si nous prenions le chemin de mon *rancho* et donnions le bonsoir à la dame-jeanne, je crois que les affaires n'en iraient pas plus mal, et bien sûr que les Indiens ne viendront pas ce soir ! Crac ! au galop à travers champs, et droit sur le *rancho* de notre caporal qui était *pulpero !* [1] La pauvre dame-jeanne fut mise à contribution.

Au moment où nous y pensions le moins, le galop de plusieurs chevaux se fit entendre. Le caporal cria : « Les Indiens !... Aux armes ! !

Nous mîmes le nez à la porte du rancho et notre joie n'eût plus de bornes en constatant que c'étaient nos compagnons d'armes, les numéros 4, 5 et 6 qui venaient aussi sous la conduite de leur caporal respectif, donner une accolade fraternelle à la dame-jeanne...

Après plusieurs répétitions, personne ne pensa plus à abandonner le *rancho* du *pulpero*. Le répertoire de toutes nos chansons y passa.

Belle Helvétie,
Terre bénie !
Ta voix réclame
Mon bras, mon âme.

La nuit s'écoula dans les chansons. A l'aurore pourtant nous nous mîmes en route pour le corps de garde. Le commandant nous reçut un peu froidement. Chacun se fit un lit à terre avec sa monture. A huit heures, grâce à la *cana*, tout le monde ronflait encore. Je me lève et selle mon cheval pour regagner mon domicile. A mon arrivée, le juge de paix m'accoste : « D'où venez-vous ? » — « De la patrouille, parbleu ! » « De la ribote, oui, je le crois, et je vais trouver votre commandant, je veux voir si c'est ainsi qu'il entend la consigne, et le respect que l'on doit avoir pour les ordres et les recommandations des *os-taux-riz-thé*. »

Il prononçait : os-to-ri-té, notre juge de paix. Pauvre commandant !

Voilà l'histoire de notre dernière patrouille.

HENRI STECKLER.

[1] Débitant de boissons.

16 *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

Trois fois par semaine ce respectable couple tenait table ouverte. Grâce à l'influence de son gendre Sommervieux, le père Guillaume avait été nommé membre du comité consultatif pour l'habillement des troupes. Depuis que son mari s'était ainsi trouvé placé haut dans l'administration, madame Guillaume avait pris la détermination de représenter. Leurs appartements étaient encombrés de tant d'ornements d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur certaine, que la pièce la plus simple y ressemblait à une chapelle. L'économie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des accessoires de cet hôtel. L'on eût dit que monsieur Guillaume avait eu en vue de faire un placement d'argent jusque dans l'acquisition d'un flambeau. Au milieu de ce bazar, dont la richesse accusait le désœuvrement des deux époux, le célèbre tableau de Sommervieux avait obtenu la place d'honneur. Il faisait la consolation de monsieur et madame Guillaume, qui tournaient vingt fois par jour les yeux harnachés de bésicles vers cette image de leur ancienne existence, pour eux si active et si amusante.

L'aspect de cet hôtel et de ces appartements où tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle donné par ces deux êtres qui semblaient échoués sur un rocher d'or loin du monde et des idées qui font vivre, surprirent Augustine. Elle contemplait en ce moment la seconde partie du tableau dont le commencement l'avait frappée chez Joseph Lebas, celui d'une vie agitée quoique sans mouvement, espèce d'existence mécanique et instinctive semblable à celle des castors. Elle eut alors je ne sais quel orgueil de ses chagrins, en pensant qu'ils prenaient leur source dans un bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences comme celle dont le vide lui semblait horrible. Cependant elle cacha ce sentiment peu charitable, et déploya pour ses vieux parents, les grâces nouvelles de son esprit, les coquetteries de tendresse que l'amour lui avait révélées, et les disposa favorablement à écouter ses doléances matrimoniales. Les vieilles gens ont un faible pour ces sortes de confidences.

Madame Guillaume voulut être instruite des plus légers détails de cette vie étrange qui, pour elle, avait quelque chose de fabuleux. Les voyages du baron de La Houtan, qu'elle commençait toujours sans jamais les achever, ne lui apprirent rien de plus inouï sur les sauvages du Canada.

— Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes nues, et tu as la simplicité de croire qu'il les dessine ?

A cette exclamation, la grand'mère posa ses lunettes sur une petite travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses genoux élevés par une chaufferette, son piédestal favori.

— Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des modèles.

— Il s'est bien gardé de nous dire tout cela quand il t'a demandée en mariage. Si je l'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un homme qui fait un pareil métier. La religion défend ces horreurs-là, ça n'est pas moral. A quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre chez lui ?

— Mais à une heure, deux heures...

Les deux époux se regardèrent avec un profond étonnement.

— Il joue donc ? dit monsieur Guillaume. Il n'y avait que les joueurs qui, de mon temps, rentrassent si tard.

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

— Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre, reprit madame Guillaume. Mais, non, tu te couches, n'est-ce pas ? Et quand il a perdu, le monstre te réveille.

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très gai. Assez souvent même, quand il fait beau, il me propose de me lever pour aller dans les bois.

— Dans les bois, à ces heures-là ? Tu as donc un bien petit appartement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui faille ainsi courir pour... Mais c'est pour t'enrhumer, que le scélérat te propose ces parties-là. Il veut se débarrasser de toi. A-t-on jamais vu un homme établi, qui a un commerce tranquille, galoper comme un loup-garou ?

— Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que, pour développer son talent, il a besoin d'exaltation. Il aime beaucoup les scènes qui...

— Ah ! je lui en ferais de belles, des scènes, moi, s'écria madame Guillaume en interrompant sa fille. Comment peux-tu garder des ménagements avec un homme pareil ? D'abord, je n'aime pas qu'il ne boive que de l'eau. Ça n'est pas sain. Pourquoi montre-t-il de la répugnance à voir les femmes quand elles mangent ? Quel singulier genre ! Mais c'est un fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas possible. Un homme ne peut pas partir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer. Est-ce qu'on peint la mer ? Il te fait des contes à dormir debout.

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari ; mais madame Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel un reste d'habitude la fit obéir, et sa mère s'écria d'un ton sec : — Tiens, ne me parle pas de cet homme-là ! il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et t'épouser. Les gens sans religion sont capables de tout. Est-ce que Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose, de rester des trois jours sans me dire ouf, et de babiller ensuite comme une pie borgne ?

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les gens supérieurs. S'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens à talent.

(*A suivre.*)

Royal Biograph. — Programme sensationnel au *Royal Biograph*. Il reprend cette semaine *Yvan le Terrible*, un film d'une somptuosité remarquable, d'une portée dramatique des plus fortes. L'action se passe du temps du tsar. *Yvan le Terrible* émeut et terrifie tour à tour. De magnifiques danses russes figurent dans ce film. Mentionnons encore un nouveau succès de fou-rire avec l'incomparable comique Charlie Chaplin *Charlot a la bosse du travail* et *Sur les bords du Rio Grande*, un drame mexicain captivant et qui est l'occasion de chevauchées des plus fantastiques. Enfin une actualité merveilleuse : *L'entrée triomphale des troupes alliées à Paris, le 14 juillet ; Les fêtes de la Victoire, à Paris* forment un film de toute beauté qui, à lui seul, vaut une visite. Dimanche, matinée dès 2 ½ heures. Durant l'été il n'y a qu'une seule matinée permanente dès 2 ½ h. à 6 ½ h. Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE EN POUDRES Fr 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS